

# Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU  
du

JOURNAL.  
Rue du Porton n. 237.

HONNÊTES ET PATRIOTES

LE PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi et lendemain de fêtes exceptés. On souscrit au bureau du PATRIOTE, où on recevra les annonces, lettres et avis, depuis 10 h. du matin jusqu'à 4 h. du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO

PRIX  
de

L'ABONNEMENT  
3 piastres par mois.

ALMANACH FRANÇAIS.

Vendredi 19—Combat de Durenont (Hollade) par le général Lamarlière (1800).

LE BUREAU ET L'IMPRIMERIE  
du Patriote Français sont transportés, à dater  
du 1<sup>er</sup> mai. RUE DU PORTON, No. 237.

## MONTÉVIDEO.

DES CONSÉQUENCES PROBABLES DE LA  
LIBRE NAVIGATION DU PARANA.

(Suite.)

Oui, le soleil luit pour tout le monde : c'est-à-dire que chaque peuple, chaque état indépendant peut travailler à son agrandissement, dans le sens moral.—augmenter ses richesses ou son bien-être, sans nuire à son voisin, qui peut, à son tour, contribuer puissamment à atteindre ce noble but, en travaillant lui-même à sa prospérité; à moins que ce voisin, par stupidité ou malice, ne soit assez audacieux pour tenter d'arrêter les progrès de la civilisation; auquel cas nous pensons que le droit des gens autorise pleinement le peuple civilisateur à aiguillonner son stupide voisin. Et ce n'est là, ce nous semble, qu'une œuvre de charité et d'humanité, car, en l'invitant, en le stimulant même à suivre le mouvement progressif, au lieu de tenter follement de l'arrêter, ce peuple généreux le sauve d'une catastrophe inévitable : celle de se voir broyer par les roues du char de la civilisation, qui n s'arrête pas plus que celui du soleil dans son immense carrière.

Une fois ces premières difficultés aplanies (celles de la pacification des républiques argentine et orientale, de la reconnaissance de l'indépendance du Paraguay, et de la libre navigation des fleuves), le rôle des deux puissances européennes doit nécessairement cesser pour laisser aux états américains, le plus di-

rectement intéressés à cette libre navigation, c'est à dire au Brésil, à la Bolivie, au Paraguay, à la République Argentine et à l'état Oriental de l'Uruguay, l'entière liberté de s'entendre et de se concerter. A cet effet, ces divers États devront se réunir en congrès pour arrêter les bases d'un ou plusieurs traités de commerce ayant pour but principal l'introduction des bateaux à vapeur, et même des bâtiments à voiles, sur tous les affluents de la Plata, du Parana et du Paraguay.

Il est inutile de dire que la *bonne-foi*, la *libéralité* et la *saine raison* devront présider à un pacte aussi solennel, et qui doit avoir une si haute influence sur la destinée de tous et de chacun de ces nouveaux États américains.

Alors, si Rosas, par un pieux retour sur lui-même, par une de ces subites conversions dont l'histoire offre quelques rares exemples, si le tyran Rosas, disons-nous, pouvait changer tout à coup son système de ruine et de désolation en un système de paix et d'organisation sociale; s'il prenait *loyalement* la ferme résolution de donner à ses vues ambitieuses une autre direction que celle de la guerre, que celle de l'extermination des hommes que *Dieu a créés et mis au monde pour croître et multiplier*, et non pour s'entre dévorer comme des bêtes féroces, nous répondons que cette belle portion de l'Amérique du Sud n'aurait absolument rien à envier à sa sœur aînée du Nord-Amérique, et que les éléments d'ordre, de paix, de prospérité, qui sont aussi nécessaires au peuple que le pain quotidien, germeraient et s'acclimateraient, comme par enchantement, à mesure que l'émigration européenne étendrait ses phalanges industrielles sur ce sol hospitalier.

Ce n'est point là de l'utopie, messieurs les sceptiques, c'est de la logique fondée sur l'observation de ce qui se passe partout où les institutions politiques, les vues étroites et égoïstes des gouvernants ne viennent pas comprimer l'élan généreux des peuples.

Partout, l'homme industriel ne demande qu'à vivre en paix pour améliorer son sort, et,

à coup sûr, le pays où la Providence guide ses pas doit s'estimer heureux de le posséder.

Jusqu'ici l'État Oriental de l'Uruguay a parfaitement compris la justesse et la portée de ces principes qui se trouvent d'ailleurs suffisamment développés dans les lumineux ouvrages des publicistes de l'école moderne, et nous ne croyons pas qu'elle ait eu lieu de s'en repentir. Hé bien donc, que cet exemple profite à ceux de ses voisins qui sont encore plongés dans les ténèbres de l'obscurantisme.

Pour nous, qui sans être optimiste, avons pleine foi dans l'avenir, qui ne désespérons pas encore de cette pauvre humanité, nous saisissons de grand cœur toutes les occasions qui se présentent de la ramener à des idées d'ordre et de paix. Or, rien ne nous paraît plus propre à atteindre ce noble but, que de mettre sous ses yeux le tableau des destinées futures de ce pays, tel qu'il se trouve crayonné dans le travail consciencieux de M. Dwerhagen, dont nous donnons ci-après la traduction, accompagnée de quelques notes du traducteur.

Essai sur la topographie des rivières Plata, Parana, Paraguay, Verméjo et Pilcomayo pour servir de mémoire à leur navigation.

Le majestueux fleuve de la Plata sera l'origine et le moteur d'une ligue fraternelle et durable entre les Républiques Argentine et Bolivienne; parceque sa navigation s'étendant depuis son embouchure, par les 35° de latitude sud, jusqu'à la jonction du Jauru avec le Paraguay, vers les 16° 20' de latitude sud, il nous donne ainsi la distance énorme de dix-neuf degrés de latitude, qui peut être parcourue sans aucun obstacle. Ce fait est incontestable, attendu qu l'histoire nous apprend que, déjà, en l'an 1557, Rafeo de Chaves, à la tête de 220 hommes de guerre, remonta le Paraguay jusqu'au confluent du Jauru, avec les bâtiments qui lui étaient nécessaires et qui, généralement, à cette époque, étaient des bricks d'un assez fort tonnage.

Les provinces de la République Bolivienne qui seraient le plus directement intéressées à

## FEUILLETON.

AU GENERAL PAJOL.

I.

Je n'ai jamais lu votre magique histoire;  
Pressé par un travail souvent aléatoire,  
Sur les livres que j'aime, où je voudrais toujours  
Essaimer en rêvant les heures de mes jours,  
A peine puis-je, hélas! une heure par semaine  
Reposer les ennuis de ma nature humaine.  
Je sais comme le peuple et j'apprends comme lui;  
Quand un nom, une étoile à notre ciel à lui,  
Poète humble et caché, si j'en ai la nouvelle,  
C'est qu'en passant, la foule alors me la révèle;  
Car il est à l'entour des noms qui font du bruit  
De sonores courans dans l'air qui les conduit;  
Agens propagateurs des choses hors de doute,  
Ils parlent une voix que le poète écoute;

Dans les plis de son cœur il en retient l'accent,  
Et ces noms glorieux s'infusent dans son sang  
Ainsi j'avais connu vos longs et beaux services,  
Vos faits prodigieux, vos hardis sacrifices.  
Mais vague, mal serré,—parfois évanoui,  
Dans trop d'ombre ou de jour,—ce poème inouï,  
Où chaque strophe wait des flancs d'une bataille,  
Ne vous dessinait pas dans toute votre taille.  
Mon amour poétique aussi me décevait,  
Et vous étiez plus grand que tout ce qu'il rêvait.  
Hier enfin, j'ai lu ce merveilleux poème:  
Son cadre gigantesque à pour pied la Bohême;  
Moscou brûle au sommet, un fleuve du pays  
Le baigne au premier plan quand nous sommes trahis,  
Dans cette immensité que la carte d'Europe  
En allongeant son cercle à grand-peine enveloppe,  
De l'aurore au couchant, de l'un à l'autre bout,  
Partout fume un combat, et vous êtes partout!

II.

Ah! je veux parcourir, ô mon beau capitaine,

Les périlleux chemins que vous avez suivis  
Du Rhône au Bosphore;  
Je veux voir le Kremlin et fouler ses parvis!  
Et lorsque vous aurez fatigué la victoire  
A vous suivre vingt ans,  
Je veux rompre avec vous, sur les bords de la Loire,  
Le pain des mauvais temps.  
Avec le nom géant de notre Charlemagne,  
Ils me dirent, Pajol, votre héroïque nom,  
Les fleuves d'Allemagne!  
Leurs flots ont écouté votre hardi canon;  
Vous les avez passés presque tous à la nage!  
Et puis sur l'autre bord,  
O mon noble soldat, au milieu du carnage,  
Ils vous ont vu plus fort!  
Les échos attristés de la Pologne amie  
Parlent encor de vous, pour s'étourdir un peu  
Quand la brise ennemie  
Cesse de leur parler de la France et de Dieu!  
Heilsberg vous voit sauver notre cavalerie;

la libre navigation du *Paraná*, principal tributaire de la *Plata*, seraient celles de *Mexos*, *Chiquitos* et *Santa-Cruz-de-la-Sierra*.

Ces provinces étendues, les plus fertiles de la Bolivie, et qui contiennent plus des deux tiers, ou près de quarante-trois mille lieues carrées, de cette République, ne produisent en ce moment que peu ou presque rien en comparaison de ce qu'elles produiraient si elles pouvaient trouver des débouchés à leurs produits. Leurs principales productions sont : le sucre, le riz, le café, l'indigo, le cacao, le coton, (celui de *Matos* est un des meilleurs que l'on connaisse), les grains, les drogueries de beaucoup d'espèces et de valeur, entre autres la *quinquina*, les bois de teinture, le tabac, le *tafia* (*caña*), les bois d'ébénisterie et de charpente de la meilleure qualité, les cuirs, les pelleteries, le suif, &c. Tous ces articles ne peuvent pas être transportés, à travers les Cordillères, à la côte de l'Océan pacifique, par la raison toute simple que les frais de transport excéderaient la valeur de la marchandise au port d'embarquement.

Ces provinces sont à coup sur, les plus riches et les plus fertiles de la Bolivie; et pour preuve de cette assertion, nous rappellerons que les Jésuites leur avaient accordé une préférence toute spéciale et qu'elles avaient encore l'immense avantage d'être peuplées, en grande partie, par des indiens très intelligents, très industrieux de leur nature, dont les occupations actuelles ne sont pas à la vérité très productives, mais qui changeraient bien vite pour la culture du cacao, du sucre, du café, du riz, &c., du moment que ces derniers produits auraient un débouché réel. Dans leur propre intérêt, ils se verraient forcés de donner la préférence à cette branche d'industrie. du moins pendant un certain temps, par l'introduction d'articles manufacturés, moins chers et mieux appropriés à leurs besoins, que ceux qu'ils fabriquent aujourd'hui pour leur usage.

La grande invention (1) de l'immortel nord américain, Robert Fulton, celle des bateaux à vapeur, nous promet et nous assure avant peu cette heureuse révolution et cette nouvelle branche de commerce. Avec ce puissant auxi-

(1) L'auteur de cet essai, dans son enthousiasme pour le génie créateur des américains du nord, enthousiasme que nous partageons, d'ailleurs, à beaucoup d'égards, a manqué de justesse en attribuant ici à l'illustre Fulton l'invention des bateaux à vapeur; il eût été plus exact, et cela n'eût pas enlevé un seul rayon de la brillante auréole de Robert Fulton, de lui en attribuer simplement l'ingénieuse application. Pour nous, français, de cœur et d'âme, nous ne pouvons laisser frustrer notre immortel Papin de la première part de gloire qui lui appartient dans cette admirable invention, que le génie anglais peut aussi revendiquer, sous le rapport de l'utile application. (Note du traducteur.)

Vous hâtez, à Frézel,  
La trêve de Tilsitt, coupe amère et fleurie,  
Où nous bûmes du fiel.

Puis, la Bohême encor vous trouve en sa querelle;  
- Vos deux mille chasseurs, comme dans un jardin,  
Escadronnent sur elle!  
Les plus rudes sentiers sont pour vous un Eden!  
L'Autriche vous attaque, et vous battez l'Autriche,  
Homme aux après travaux!  
Et vous ne lui laissez, sur sa frontière en friche,  
Tuer que vos chevaux!

Peissing, Essling, Wagram, ces batailles jumelles,  
Dans le sang, dans le feu, toujours au premier rang,  
Vous ont vu grand comme elles!  
La Taya fut par vous balayée en courant;  
Sur les pics de Znaïm vous escarpez la guerre;  
- Puis, la paix vient encor,

liaire, nous donnerons un tout autre aspect et une activité incroyable au commerce de toutes les républiques du Rio de la Plata.

(La suite au prochain numéro).

#### QUELQUES DÉTAILS SUR L'INCIDENT ARRIVÉ À L'EMBARCATION DE L'ARÉTHUSE

A peine cette embarcation, qui portait des vivres à une propriété française du Cerro; fut-elle entrée dans l'Arroyo, qu'un cavalier, vêtu de rouge, défendit d'y pénétrer sans une permission de M. le Président: "Aqui no pasan ni Franceses, ni Ingleses, ni Portugueses, en su nadio, para orden de S. E.," L'élève qui commandait l'embarcation crut ne pas devoir passer outre.

L'élève prit le parti de virer de bord et de se diriger vers le Muelle Lafon. L'interprète de l'audacieuse défense d'Oribe suivit l'élève jusqu'au débarcadère; c'était un sergent. Il déclara qu'il faudrait payer, pour les vivres, LES DROITS DE DOUANE, et qu'il n'entrerait rien sans le permis de son E. En attendant, les objets ont été déposés en lieu de sûreté.

Quelques moments après, un canot portugais sortit de ce même Arroyo, dont on avait refusé l'entrée à une embarcation française. Nos matelots y ont remarqué un homme à longue chevelure, au teint basané, vêtu d'un uniforme portugais, et indiquant, par toute sa contenance qu'il est bien peu marin. Ce canot portait des légumes, qui, sans doute, provenaient du camp d'Oribe. Ce général-prince, moyennant l'aumône de quelques légumes, obtint ainsi le privilège d'introduire des espions à Montevideo.

Que doit penser M. de Clerval de l'exclusion qu'on fait peser sur ses embarcations? Des sauvages insultent le drapeau tricolore; il est temps, il est bien temps de faire entendre la voix du canon, et d'employer vigoureusement l'*ultima ratio regum*.

A. DELACOUR.

L'enthousiasme de nos volontaires ne se ralentit pas; chaque jour, au contraire, nous offre de nouvelles preuves du désir qu'ils ont de servir la cause de l'humanité et de la civilisation. Exercices, gardes, piquets; tout se fait avec un ordre, un dévouement sans exemple. Lorsque, il y a quelques soirs, les simarons du dehors firent une si grande dépense de poudre et de balles pour effrayer seulement les oiseaux de nuit, plus de six cents de nos braves légionnaires se rassemblèrent, sans même attendre que les tambours les appellent, pour se porter là où pouvait être le danger. Beaucoup d'entre eux étaient déjà couchés lorsque la fusillade se fit entendre, et, quoique la nuit fut froide et que la plupart fussent à peine vêtus, ils restèrent sous les armes jusqu'à près de minuit. Ils avaient pris au sérieux ce qu'ils reconnurent bientôt n'être qu'une vaine bravade. Honneur à eux!

L'exercice au fusil ne laisse plus rien à désirer; nous ne craignons pas qu'on nous contredise, tout le monde a vu, comme nous, nos volontaires faire le maniement des armes, et un colonel étranger, dont l'opinion a du poids, disait, il y a peu de jours, qu'ils en savent plus

qu'il n'en faut pour sortir victorieux de la lutte qu'ils vont engager.

Les grandes manœuvres commencent à peine, et déjà elles se font avec un ensemble qu'on ne peut attendre que de gens décidés à triompher de leurs ennemis, alors même que la différence du nombre serait en faveur de ceux-ci. Nous ne prétendons pas dire qu'elles soient parfaites, il y aurait de l'absurdité à avancer une pareille proposition; mais nous disons qu'elles sont bien, très bien exécutées, et qu'elles font le plus grand honneur aux chefs et aux soldats. Nous avons entendu parler d'école du cordeau; ce sera le plus grand pas que la légion puisse faire vers une éducation complète. Quelques jours de cette école, et nos jeunes volontaires évolueront comme du vieux soldats. C'est maintenant vers cette école que doit se porter la plus grande attention des chefs, c'est celle que les officiers et sous-officiers doivent suivre sans relâche.

On ne peut contempler sans admiration cette imposante colonne d'hommes libres, et d'hommes si dévoués, la queue de la légion, revenant du champ de manœuvres, descend la Grande rue du Cordon. On se demande involontairement s'il est bien vrai que deux mille cinq cents étrangers se soient volontairement offerts à une population amie pour l'aider à reconquérir son indépendance et sa liberté. Abnégation sublime, digne d'être admirée! Poursuivez, Français, votre œuvre héroïque; quelque soient les obstacles dont on sème votre route, vous les vaincrez; quelque cris de rage que poussent vos ennemis, vous les étoufferez sous vos cris de victoire!

Monsieur Sonnet, docteur médecin de la faculté de Buenos-Ayres.

Monsieur,

La commission de santé chargée de l'hôpital français croirait manquer à son devoir si elle ne s'empressait de vous dire combien elle vous est reconnaissante pour toutes les courageuses intentions que vous avez manifestées inutilement.

Elle vous remercie des soins que vous avez bien voulu donner jusqu'à ce jour aux malades de la légion française. Elle regrette que des motifs impérieux sans doute, vous empêchent de continuer d'être utile à la cause de l'humanité.

La commission, monsieur, accepte votre démission comme elle a accepté celle de M. le docteur Brunel.

Agréez, monsieur, l'assurance de notre considération distinguée.

Les membres de la commission, Martin de Moussy, président; Nollet, Banon, Jacquet, Naquet, Lenoble, Bruland, Gelas, secrétaire.

Le général Rivera haïssait l'ennemi de tous côtés, et, au moyen d'habiles opérations, le réduisit au désespoir. Ce'a est confirmé par les

La cauteleuse paix, passer sous votre équerre  
- Ses protocoles d'or.

Mil huit cent douze! — Hélas! une brume épaisse,  
De grands nuages, noirs comme ceux du cercueil,  
Vêtement de la Russie;

Et notre étoile au ciel semble prendre le deuil.  
"Où va donc l'Empereur?" dit la France explorée,  
Disent les vieux soldats;

Ceux mêmes qu'abritait la coupole dorée  
Pleuraient, pleuraient tout bas.

Il va, — que vous importe? — il va, comme la foudre,  
Où Dieu lui dit d'aller, et va dans son chemin,  
A l'odeur de la poudre.

Enfants! pour le juger, attendez à demain!  
Et vous, mon général, en routé! en route encore!  
Tré, Zimori, Wilna,

Et Minski, qu'un vieux nom auréole et décore,  
- Et la froide Dwina,

Prenez tout en passant! — Prenez, mon capitaine,  
Witepsk, Poriéchi, ce qui vient, ce qui va,  
Les villes par centaine;

Il faut être demain devant la Moskowa!  
Il faut à vos côtés qu'un général succombe!  
Que vous voyiez périr

Tous vos aides de camps, et rouler dans la tombe,  
Montbrun, prêt à fleurir.

Ensuite, vous prendrez, si vous voulez la prendre,  
La sombre Moïsk et ses pâles soldats,  
Empressés de se rendre;

Ils savent qu'avec vous on ne se salue pas.  
Vous irez à Moscou voir comment une ville,  
Lorsque les temps sont mûrs,  
P'utôt que d'accepter une existence vile,  
Se brûle dans ses murs!

Puis, vous ramènerez à notre pauvre France  
Les malheureux débris de ses grands bataillons  
Tués par la souffrance,

lettres d'Ignacio Oribe; qui dit bien clairement qu'il ne fait rien du général Rivera; ce qui prouve deux choses: l'habileté de cet excellent soldat, et l'ensemble qui caractérise son armée.

Le colonel Centurion opère dans le département de Mercedes, Estiras, dans celui de San José.

Le fleuve Santa Lucia est en crue.

Le colonel Silva est à Montevideo avec une forte division; Servando Gomez a fait une contre-marche pour l'éviter.

Les passagers venus de Maldonado confirment les atrocités commises à las Minas par l'armée des oribistes. Les plus grandes barbaries ont été exercées contre des Basques Français.

Montevideo, 13 mai 1841.

Monsieur,

Par une lettre énergiquement motivée, en date du mois dernier, M. Banon, tant en son nom qu'en celui d'un de ses honorables confrères, offrit de fournir gratis des médicaments aux Français nécessiteux faisant partie de la légion. Malgré un engagement pris d'une manière si solennelle, M. Lascazes, qui est le pharmacien non nommé par M. Banon, s'est constamment refusé à exécuter aucune ordonnance sans en recevoir le prix. Aujourd'hui qu'un hôpital est installé, ce doit être pour M. Lascazes une obligation de déclarer s'il concourra, comme tous ses confrères, au soulagement des malheureux qui pourront y être admis; ou si, démentant l'offre généreuse faite en son nom, il prétend s'en séparer, sous quelque prétexte d'égoïsme, qu'il déguiserait en vain d'un autre nom, lorsqu'il ne s'agit que d'un acte d'humanité.

Agréez mes sincères salutations,  
Un membre du service de santé.

Chambre des Représentants.

Dans la nuit du 13 mai, la chambre des Représentants a sanctionné le projet de loi présenté par le pouvoir exécutif, relatif au présent proposé aux étrangers armés, ou qui s'armeront dans les légions française ou italienne, sauf l'addition importante qu'on voit dans cette rédaction :

ART. 1er. Le pouvoir exécutif est autorisé à procéder à l'acquisition de 20 lieues carrées de terres, ou soit 72 mille cordas carrées de terres labourables, destinées à fonder des villes sur trois points ou plus du littoral de la République, au choix du pouvoir exécutif.

ART. 2. Il est également autorisé à acquérir 50,000 têtes de bétail.

ART. 3. Les terrains et animaux mentionnés dans les articles précédents seront distribués à titre de récompense entre tous les étrangers qui auront pris, ou prendraient les armes, pour la défense de la République, dans les légions française ou italienne, durant la guerre actuelle.

ART. 4. Le pouvoir exécutif procédera dans

le plus bref délai à la répartition sus-mentionnée, il prendra soin de donner, dans cette opération, la plus grande intervention possible à ceux qui auront droit aux récompenses, soit par le moyen d'une commission par eux nommée, soit de la manière qu'ils conviendront entre eux.

ART. 5. Que la présente loi soit publiée et communiquée au pouvoir exécutif.

VARIETES.

PORTRAIT DE M. THIERS.

(Suite.)

Revenu à l'intérieur, M. Thiers, un peu fatigué, se prit de vapeurs et de nostalgies; il lui fallut des gazelles.

Et des gazelles furent lâchées dans son jardin. Il les adorait et courait après pour les embrasser. Et autour de lui tous ses favoris s'appelaient les gazelles du ministre.

On se disait: "Un tel est passé gazelle depuis hier au soir. — Etes-vous encore gazelle? Moi, je n'ai été gazelle que vingt-quatre heures."

M. Cavé, M. Guizard, M. Rivet, M. Dittmer, M. Lavocat des Gobelins, dix autres encore furent gazelles.

Un beau jour, M. Thiers s'amusa à détruire le 11 octobre, et comme il vit que quelques députés des centres, les Jacqueminot, les Fulchiron, réunis dans une incroyable députation, le venir supplier de reprendre le pouvoir, il se donna la suprême fantaisie d'être président du conseil et ministre des affaires étrangères.

Récapitulons: les idées de révolution et de propagande, puis l'adoration du pouvoir, la béatification du juste-milieu, le système de paix universelle et à tout prix, l'oubli de la Pologne, le déclinement contre les tendances démocratiques; toutes les idées, tous les systèmes ont été autant de passades pour M. Thiers; et, couronne étrange de cette rosière populaire! le code de septembre a été dans cette première période son seul amour, sa grande passion.

La rédaction de ces lois ne revenait pas à M. Thiers, mais à M. Peril.

Eh bien! c'est au ministère de l'intérieur qu'un enfant de la presse disait à ses collègues: "Donnez-moi tout cela. J'ai appris dans l'opposition ce qu'on peut faire avec des journaux; je vais vous les tuer d'un coup." C'est par M. Thiers que furent forgées ces armes qui tueraient en effet la liberté de la presse si l'on osait les appliquer avec le même génie infernal qui les inspira à un journaliste parvenu.

Au 22 février, triomphe de sa personnalité, M. Thiers ne fut à personne; c'est ce qu'on peut appeler un temps d'arrêt, une jachère dans ses galanteries; mais il faisait déjà les yeux doux à l'opposition en aseptant deux de ses favoris, MM. Félix Réal et Dufrane, introduits au conseil d'état.

Ces agaceries furent suivies de sa chute sur la question d'Espagne, et alors il se trouva naturellement donné par la di grâce à ses anciens adversaires.

Phryné de tous les partis, blasphémant contre d'anciens amours, M. Thiers ne mit plus de pudeur dans ses infidélités, se prit à appeler les lois de septembre une infamie, la paix une honte, l'ancienne majorité une quantité sans qualité, le centre Lamartine une académie de rêveurs, le centre Passy une coterie de vieillards, de traufuges, et l'épée du maréchal Soult un glaive de bois.

"Oh! cette fois, battez, battez bien l'ennemi!  
Un traitre est dans ses rangs; hurra! frappez encore!  
Frappé! hurra! hurra!  
C'est Guizot!... Ab! battez le Judas tricolore,  
Il vous destitua!

III.

Il est tard; achèveons. Quelque noble poète  
Reprenra cette histoire, entre mes mains muette,  
Et dira vos ennuis; le mal incautescent  
Qui depuis la Limala a brûlé votre sang.  
Oh! pourtant j'aurais pu, depuis bien des années,  
Vous dire, général, toutes vos destinées,  
Si le hasard eût fait que sur votre chemin  
Ma main aventureuse eût touché votre main,  
Je ne vous vis qu'un jour: justice m'était due;  
Ce jour brillait encor, elle m'était rendue.  
Et je dis, dans mon cœur: "Qu'as-tu gagné au pouvoir,  
L'homme qui de la sorte accomplit son devoir!  
Mais presque au même instant, cette pensée aride

Nous avons vu M. Thiers prendre dans des conversations de journal ou de salon les éléments de ses premiers livres; mais au 1er mars, il voulut organiser lui-même des flottes et des armées dans l'intérêt de son histoire de Napoléon. Au bout de trois mois, M. Thiers avait tout brûillé au dedans et au dehors, pour s'instruire. Son éducation était complète, sauf celle des batailles, qui eût été trop chère; il l'a reconnue par la note du 3 octobre et s'est en allé gaiement après s'être répété, sans doute, ce que M. Cousin dit naïvement dans un des derniers conseils du 1er mars: "Il est temps que l'on nous renvoie à nos livres, car nous pourrions bien fermer celui de la monarchie."

On a beaucoup parlé de la camarilla de M. Thiers; mentionnons-la sans allusion aux prétendues influences d'un autre sexe, que le sérieux de cet article se plait à éloigner, et que la main d'une femme de grand talent a pu seule toucher, en une charmante comédie dont le succès a été étouffé dans un salon, par les gardes municipaux littéraires que M. Thiers avait apostés à toutes les issues de la pensée.

Quelle est donc cette camarilla?  
Elle se compose de M. Mignet, de M. Mottet; M. Madier-Montjau n'en est plus.

(La suite au prochain numéro.)

MOUVEMENT DU PORT

DE MONTEVIDEO

Arrivées du 17 mai

Barcelonne, 2 mars, br. espag. *Otello*, cap. V. Ricomat, à Lavallol, avec 10 pass., 295 pipes vin, 300 carf. eau-de-vie, 4 bal. papier, 80 bar. piment, 76 id. amandes, 15 sacs noisettes, 450 bot. huile, 10 balles effets.

Bordeaux, 2 mars, barq. franc. *Clémence*, 167 ton., cap. Cauraguibeury, à Raimond Theil, avec 23 pass., vins et autres effets.

Rio-Janeiro, 4 avril, br. brés. *Confiance*, 199 ton., cap. J. M. Vianna, à J. M. Moraes, 1809 bar. farine, 300 sacs maïs, 62 sacs farine menudière.

Gènes, 24 janvier, pol. sarde *Conception*, 148 ton., cap. F. Corosa, à V. Gianello, 24 passagers, 230 sacs chaux, riz et chataignes, 60 c. limon, 64 bar. vin, 73 barres plomb, 50 sacs soufre, 182 balles papier gris, 4 bar. nitre, 25 sacs légumes et pommes de terre, 12 sacs, 37 collis effets, 190 c. vermicelle, 26 c. conserves, 3 collis pointes et clous.

Boston, 7 mars, br. amér. *Oswego*, 184 ton., cap. J. Green, à Zimmerman et Frazier, 2 bar. pommes, 73 id. galettes, 16 id. haricots, 50 douzaine balais, 1 id. caux, 12 corbeilles, 1 cais. chandelles, 100 id. pétards, 15 bar. clous, 108 tapis 2 selles, 2 collis fromage, 3 id. poisson, 7 c. meubles, 14 bar. farine, 37 id. mélasse, 4000 pied planche, 2 c. effets, 741 avirons, 884 bar. riz, 150 id. eau-de-vie, 241 id. amidon, 200 c. idem, 50 c. souliers, 2 sacs et 2 collis tabac, 138 c. thé, 2 c. vermillon.

Buenos Ayres, paquet *Qreste*, et brick anglais *Anna Dowdell*.

Maldonado, 10 navires avec vivres.

Gènes, Yérise et Gibraltar, brick sarde *Guerro*, à Givanello, avec 97 passagers, avec vermicelle, briques et effets.

Rio-Janeiro, brick anglais *Rosanna*, à Rhode et c. avec charbon de pierre, suit pour Buenos Ayres.

CHIEN PERDU.

Il a été perdu un petit chien, poil blanc et noir, répondant au nom de moustache. — La personne qui l'aurait trouvé est invitée à le ramener au bureau du *Patriote* elle recevra une récompense honnête.

Par le froid, par la faim, tués dans des halions!  
Lutzen, Bautzen, Buntzlaw, dans leurs grandes mêlées,  
Vous rouleront trois jours;  
Des obus de Wachau vous suivrez les volées;  
Vous grandirez toujours!

La France, à Montevideo, vous devra sa victoire,  
Alors, vous embrassant, le grand Napoléon  
Dans l'éternelle histoire  
D'un mot grand comme lui scellera votre nom. (1)  
Poursuivez, général, votre noble carrière;  
Voyez les grands dangers;  
La Victoire en chantant vous ouvre la barrière;  
Allons!... aux étrangers!

Fleurus!... frappez! frappez! Dans la nue écarlate,  
Retrempé dans le sang, dans la mort affermi,  
Que votre sabre éclate!

(1) Si tous les généraux n'avaient servi comme vous, l'ennemi ne serait point en France.  
(Paroles de Napoleon à Pajol, en l'embrassant).

Souleva de mon front la plus profonde ride:  
"Il est juste, il est bon, cet homme: il tombera;  
"L'honneur ne peut rester où Guizot restera."  
Oui, vous deviez tomber, à l'époque où nous sommes;  
Wellington est Anglais; Guizot lui doit des hommes.  
Il lui doit les soldats à Fleurus immolés;  
Vous ne pouviez plus vivre au rang des appelés.  
Vivez donc avec nous: l'histoire qui nous porte  
Dans les rangs plébeiens vous a rouvert sa porte.  
Entrez donc, général, car le peuple, c'est tout;  
Après toute débacle, il reste seul debout;  
Il conserve, embaumés dans sa grande mémoire,  
Les noms étincelants sortis de son histoire,  
Et dans l'infécté vase il laisse se noyer  
Tous les Jacqueminot qu'on y voit tournoyer.

L.-A. BERTHAUD.

*Le chef politique et de police,*

Afin de régulariser la facilité des exercices d'enseignement et éviter autant que possible les prétextes de ne pas y participer; voulant concilier avec la mesure nécessaire pour atteindre ce but, le désir d'être le moins possible nuisible aux neutres, d'accord avec l'autorité supérieure, ordonne :

Art. 1. A dater du 16 mai-courant, et pendant 15 jours, tous les magasins ou maisons de commerce sans exception seront fermés depuis deux heures jusqu'à quatre du soir.

Art. 2. Celui qui pendant les heures indiquées, aurait sa maison ou magasin ouvert, ou qui, sans être pleinement ouvert, serait surpris à vendre publiquement, sera puni de l'amende et de l'emprisonnement, suivant les dispositions de la police en vigueur.

Art. 3. En considération des heures auxquelles les neutres sont obligés de tenir leurs maisons fermées, les patentes qu'ils auront prises, ou d'vront prendre cette semaine, leur seront valables pour vingt jours à dater d'aujourd'hui 16 mai.

Art. 4. Que le présent soit publié par édit et dans les journaux pendant trois jours.

Montevideo, le 15 mai 1843.

Andrés LAMAS.

**AVIS.**

Une souscription, pour l'hôpital français, est ouverte chez M. le président de la commission de santé, rue San Benito (ancien consulat), n° 16.

**AVIS IMPORTANT:**

On demande des ouvriers, maçons et manoeuvres pour l'hôpital Français. S'adresser maison neuve de D. Juan Maria Perez, à côté du marché. On désire qu'ils fassent partie des Volontaires Français. Ils seront exemptés de service, et leur ouvrage leur sera payé.

**AVIS.**

**VENTE.**

On désirent vendre à Buenos-Ayres l'établissement de serrurerie et armurerie de MM. Richaud et Demet, situé rue de la Fédération (Plata), à 2 1/2 cuadras de la place de la Victoire.

S'adresser à M. Couturier au magasin de meubles rue de los Pescadores en face du café du Commerce.

On vendrait séparément l'atelier de serrurerie avec ses dépendances, ou bien les deux ensemble.

Nous avons l'honneur de prévenir le public que le nommé Etienne Lacassie, natif d'Oloron (Basses-Pyrénées) entre chez nous le 22 septembre 1842, n'est

plus à notre service depuis le 29 mars jour où nous le fimes arrêter par la police à cause de sa conduite infidèle, les objets qu'il nous avait volés, trouvés dans ses maies et ses aveux écrits par lui-même ne laissent aucun doute sur sa moralité. Après l'avoir fait élargir, ayant fait diverses recherches dans notre magasin, nous avons découvert de nouveau le manque de plusieurs pièces, soient données en paiement pour effet de son usage, ou en cadeau. Le compte a été accepté par lui. Ces pièces ne sont pas les seules que nous ayons à lui réclamer, car, après de nouvelles recherches, il nous manque une montre 16 lignes enlran émail, cuvette or mat ciselé, ouvrage représentant un bouquet de fleurs en relief, portant le n° 4616, et de plus plusieurs bagues, or, roses et brillantes. Tous ces objets, li s'obstine à en nier le vol, c'est pourquoi nous prions les personnes qui auraient reçu en cadeau ou acheté à ce jeune homme des marchandises en dehors de notre maison, de vouloir bien nous donner des renseignements que la police ne manquera pas de découvrir, cela dit pour la sûreté des personnes ignorant la source d'où pouvaient provenir les objets qu'elles auraient pu recevoir ou acheter.

Montevideo, le 2 mai 1843.

POTHIER, E. LÉTOURNEAU,

Tienda de la Ciudad de Paris,

Calle San-Francisco.

**AVIS AU PUBLIC.**

M. Frédéric, traiteur, rue Saint-Louis n. 53, prévient les personnes qui voudront bien l'honorer de leur confiance qu'il continue comme auparavant à prendre des pensionnaires en ville, et qu'il fera de son mieux pour les contenter.

*Aviso á los Elaboradores de Pan.*

Los rematadores del derecho impuesto por el Superior Gobierno a los Sres. panaderos, hacen saber que D. Santiago Tobal ha cesado desde el 24 del corriente, en representarlos. En su consecuencia está exonerado de todo cargo en este ramo. Los Rematadores.

WEILL y Ca.

**CHIEN PERDU.**

Il a été perdu un petit chien, race de chasse, de poil long et blanc, oreilles longues; taché de rouge, la queue coupée, il porte un collier en cuivre avec cadena et inscription. L'on prie la personne qui le trouvera de le ramener à l'armurerie dir sieur Monet; On donnera HUIT patacons de récompense.

Il a été perdu le 6 mai un porte cigares en paille contenant une papelette et un certificat d'exemption de service au nom de Thénard Gilbert Antoine. La personne qui l'a trouve est priée de le remettre au Bureau de journal; il aura une recompense, s'il l'exige.

**AVIS A MM. LES OFFICIERS.**

A l'armurerie de Monet l'on vend des sabres avec ceinturon à 6 patacons-

**AVIS.**

M. Jean Pascal Lucas est prié de passer chez MM. Plane frères rue des Juifs, n. 38, de midi à deux heures, pour affaire qui l'intéresse.

**AVIS DIVERS.**

On trouvera à l'imprimerie du Patriote réunis dans une seule feuille la *Marseillaise*, le *Chant du Départ*, le *Veillons au salut de l'Empire* et la *Parisienne*.

**AUX VOLONTAIRES FRANCAIS.**

Nous invitons les volontaires français qui voudront faire partie de la compagnie auxiliaire d'artillerie sous le commandement du capitaine Alazard, à se faire inscrire hors du marché, maison Esteves, près du Café de l'Uruguay.

24me. compagnie dite de la **COCARDE** chez M. Rouillier. [Sénateur], Tous les français voulant faire partie de cette compagnie, peuvent se présenter aujourd'hui jeudi et jours suivants chez M. Rouillier [Sénateur] au Café de la Cocarde où ils recevront des armes et den munitions.

Les personnes faisant partie du Régiment des Volontaires Français sont priées de réclamer de leurs capitaines respectifs. leurs bulletins d'inscription, afin d'obtenir de Mr. le Chef de Police l'exemption de la patente extraordinaire imposée aux neutres.

**AVIS.**

Aux amateur des talents et secrets, intéressants Mr. Le Costre s'engage d'apprendre aux amateurs la manière de gagner beaucoup d'argent dans peu de temps.

1. Pour apprendre à faire la poudre à Canon et de chasse.

2. Idem pour graver sur le marbre avec facilité.

3. Idem pour la poudre de fusil à piston.

4. Idem pour faire la poudre de Jupiter tonnant.

5. Idem pour faire le Cidre à la perfection.

6. Idem pour faire du bon vinaigre avec de l'eau.

7. Idem pour Graver sur le fer blanc.

8. Idem pour Graver sur le fer ou acier.

9. Idem pour Graver sur les oeufs d'autruche.

10. Idem pour argenter le Cuivre solide ment.

11. Idem pour Cuivrer le fer.

12. Idem pour faire les arbres de Saturne.

13. Idem pour changer le vin rouge en blanc.

14. Idem pour souder le marbre rompu.

15. Idem pour fondre à l'instant une Barre de Fer.

Les personnes qui voudraient bien l'honorer de leur confiance s'adresseront chez Lelivre en face M. Rouillier au café de la Cocarde depuis 9 heures du matin, jusqu'à 4 heures du soir, etc., etc.

**Bataillon des Volontaires Français.**

Le Bureau d'Etat major du Bataillon est installé rue St. Charles. maison Pernin à côté de la Police. en face le magasins du Pavillon Français.

**BATAILLON**

*De Volontaires Français.*

**1re COMPAGNIE DE VOLTIGEURS.**

Le capitaine de la 1re compagnie de voltigeurs fait savoir à toutes les personnes inscrites dans sa compagnie de vouloir bien passer chez M. Jérôme, Estaminet Français, rue des pêcheurs, où il leur sera délivré les effets d'habillements.

Montevideo, 17 mai.

Le commandant de la compagnie  
POYSEINJEAN.

Le Gérant Jh. BERNAUD.

Imprimerie Oriental, dirigée par Jh. REYNAUD.